

coup de peine pour prouver une chose très-évidente, savoir : qu'à cette époque l'opinion du jeune historien n'allait pas au delà de l'opinion des plus avancés, c'est-à-dire s'en tenait à la substitution d'une royauté consentie à la royauté du droit divin. Cette opinion ressort manifestement et du choix même du sujet et de la manière dont l'auteur envisage le résultat final, la révolution de 1688.

M. Littré va bien plus loin. Préoccupé sans doute, et à tort, par cette pensée que ce serait diminuer la gloire de l'honorable rédacteur du *National* de nous le montrer tel qu'il fut, c'est-à-dire partisan d'une monarchie constitutionnelle d'abord et républicain ensuite, il supprime d'emblée toute la première période des opinions de Carrel, période qui n'est pourtant pas à mon avis la moins intéressante, et qui se continue très-nettement, comme je le montrerai plus loin, au delà de 1830, jusqu'au ministère Casimir Périer.

Quoi qu'il en soit, l'*Histoire de la contre-révolution en Angleterre* ne fut guère plus remarquée que les précédents écrits de l'auteur. Soit que le talent littéraire de Carrel ne fût pas encore suffisamment formé, soit que ce talent eût besoin pour se produire dans tout son éclat d'être plus échauffé par le sujet sur lequel il s'exerçait, on ne trouva dans ce livre, écrit du reste d'un style simple et clair avec beaucoup de modération et de bon sens aucune de ces pages saillantes, aucune de ces vues larges et profondes qui dénotent un grand écrivain et un esprit supérieur.

Ce fut qu'un an plus tard, en 1828 dans deux articles très-détaillés sur la guerre d'Espagne, publiés dans la *Revue française*, que Carrel, appelé à parler de choses et d'hommes qu'il avait vus, à peindre des sentiments et des passions qu'il avait partagés ou combattus, se révéla tout à coup au public avec ses formes à lui, cette allure ferme et décidée, cette manière hardie et pourtant contenue parce qu'elle était sûre d'elle-même, ce style si habilement mêlé de coloris et de précision, d'élégance, de netteté et de vigueur, qui devaient donner tant de relief à ses écrits postérieurs.

Cette narration d'un brave expérimenté, pour me servir d'un mot de Gaspard de Tavannes que M. de Chateaubriand applique si heureusement aux pages de Carrel, ne se distingue pas seulement par la beauté sévère de la forme, la rectitude et la hauteur des idées ; elle est emprunte d'un caractère de justice et d'impartialité très-remarquable chez un soldat, et qui malheureusement plus tard ne résistera pas toujours chez Carrel aux entraînemens de la polémique quotidienne.

Bientôt la fondation du *National*, dont le premier numéro parut le 1er janvier 1830, vint ouvrir à Carrel l'arène où il devait trouver toutes les joies, toutes les ardeurs, tous les enivremens, tous les triomphes et tous les dangers du champ de bataille. Lié, à cette époque, d'amitié et d'opinion avec MM. Thiers et Mignet, il fonda de concert avec eux, et avec l'appui des sommités de l'opposition libérale la plus avancée, cette feuille destinée à préparer en France une révolution de 1688.

M. Littré nous parle ici, sans autre preuve à l'appui que l'assertion elle-même, d'une dissidence radicale d'opinion qui aurait séparé, dès le début, M. Thiers et Carrel ; il prétend que les pensées de Carrel allaient déjà plus loin que la substitution d'une dynastie à une autre ; aussi, dit-il, sa collaboration au *National* fut-elle rare, et il se borna presque à y insérer quelques articles de critique littéraire.

Il est vrai que Carrel, placé d'abord en troisième ligne au *National*, par l'arrangement conclu entre les trois fondateurs, en

vertu duquel chacun d'eux devait tour à tour avoir pendant un an la direction suprême de cette feuille, direction accordée d'abord à M. Thiers et qui devait revenir ensuite à M. Mignet ; il est vrai, dis-je, que Carrel, avec la conscience qu'il avait de sa valeur personnelle, supportant difficilement d'être éclipsé par ses deux collaborateurs, dont la position littéraire et politique était alors supérieure à la sienne, se tint un peu à l'écart durant cette première période du *National*. Un article sur la mort d'Alphonse Rabbe, un autre fort touchant sur le suicide du jeune Santelet, gérant du nouveau journal, un essai sur la vie et les écrits de Paul-Louis Courier, et deux articles curieux et piquants contre les drames de la nouvelle école, dite *romantique*, pour laquelle Carrel n'eut jamais du goût, furent à peu près les seules traces de sa collaboration au *National*, depuis janvier jusqu'en juillet 1830. Mais, attribuer cette réserve de Carrel à une différence fondamentale d'opinion quant à la direction du journal, c'est se mettre, ce me semble, dans l'impossibilité d'expliquer comment et pourquoi Carrel, devenu, après la révolution de Juillet, maître du *National*, lui a fait, pendant presque un an, suivre, à peu de chose près, exactement la même ligne qu'il suivait sous M. Thiers. Si Carrel avait été engagé dès la Restauration dans les idées républicaines aussi avant que le dit M. Littré, comment aurait-il défendu si longtemps la monarchie de Juillet contre ses adversaires de toutes couleurs et attendu si tard pour passer dans leurs rangs ?

Dire avec M. Littré que Carrel n'agit ainsi qu'afin de ménager les transitions, c'est faire à mon avis trop bon marché d'une des plus belles qualités de l'illustre rédacteur du *National*, et j'aime mieux croire qu'il a combattu de bonne foi pour la monarchie, jusqu'au moment où il a cru de bonne foi qu'elle était plus nuisible qu'utile au pays.

Quant au peu d'activité de sa collaboration au *National*, alors que cette feuille était si brillamment dirigée par M. Thiers, le fait s'explique tout naturellement par la réserve d'un caractère qui répugne à combattre en sous-ordre, se sentant doué de toutes les facultés du commandement.

Telle fut la situation d'esprit de Carrel de janvier à juillet 1830. Il y a dans le travail de M. Nisard deux portraits destinés à donner une idée des changements opérés en lui par son passage du second rang au premier ; plusieurs personnes, qui ont connu le modèle dans ces deux situations, m'assurent qu'ils sont fort ressemblants.

Les voici :

« La première fois que je vis Carrel son nom commençait à peine à se répandre. Quoique, parmi ses amis, les plus sages ou les plus désintéressés n'eussent plus de doute sur son mérite, il luttait encore pour trouver sa place et s'agitait notamment depuis la fondation du *National* au milieu d'attributions incertaines et d'amitiés orageuses.....

Je fus d'abord frappé de la force qui éclatait sur son visage original et heurté et de la résolution un peu farouche empreinte dans toute sa personne. Plus d'attention me fit bientôt découvrir sous cette force une extrême finesse marquée par la forme même de ses lèvres et par un regard où la douceur insinuante se montrait sous la fierté et l'inquiétude. Peut-être n'aurais-je pas été au delà du premier aspect, si déjà une admiration vive pour quelques pages sorties de sa plume ne m'eût donné plus que de la curiosité pour sa personne.

LOUIS BLANC.

(A continuer.)